

MÉDÉE OU LA MATERNITÉ MEURTRIÈRE DANS LA VOYEUSE INTERDITE DE N. BOURAOUI ET FRITNA DE G. HALIMI. UNE LECTURE PSYCHANALYTIQUE

Assia **Marfouq**, Laboratoire Ingénierie Didactique, Hassan First University of Settat, assia.marfouq@uhp.ac.ma

Abdelghani **Brija**, Laboratoire Langues, Littératures, Université Mohamed V de Rabat, a.brija@um5r.ac.ma

Original scientific paper

DOI: 10.31902/ fl.45.2023.17

UDC: 821.133.1.09-31

821.18.09-31

Résumé: Le thème de la maternité occupe une place de choix dans la production littéraire maghrébine. C'est un thème hautement chargé de significations qui trahit la nature de la relation entre les membres d'une famille et les différentes tensions sociales, psychiques et morales qui l'altèrent. Les femmes dans les romans soumis à l'étude sont en grande difficulté. Ce sont des mères incapables de s'occuper de leurs enfants et d'en prendre soin. L'indifférence, le rejet, l'agression, l'abandon et même la destruction et le meurtre caractérisent leur relation avec leurs filles, contrairement aux garçons qui bénéficient d'un amour inconditionnel. Fritna et la mère de Fikria sont deux femmes qui présentent des cas cliniques d'agression et d'infanticide largement abordés dans les études psychanalytiques. Nous essayerons de montrer dans cette étude, à travers les deux romans *La Voyeuse interdite* de N. BOURAOUI et *Fritna* de Gisèle HALIMI, la réalité de l'infanticide et la haine maternels qui forment un phénomène extrême à travers l'investissement de la tragédie grecque d'Euripide pour voir la vérité du mythe de Médée dans la réalité de ces mères qui ont réellement existé, le genre autobiographique des romans soumis à l'étude en témoigne.

Mots-clés: Fritna, Fikria, maternité, Médée, psychanalytique.

Le thème de la maternité avortée dans le roman maghrébin n'a jamais cessé de faire couler de l'encre particulièrement chez les auteures prises dans l'engagement de défendre la femme soumise aux lois du patriarcat et de l'injustice sociale.

Les femmes dans les romans de notre corpus comme toutes les femmes maghrébines qui présentent des cas cliniques ne deviennent réellement mères qu'après avoir enfanté des garçons. La mère de Fikria

à titre d'exemple est « plus femme que mère » selon les termes de C. Eliacheff (Eliacheff, 2002). Elle ne se reconnaît pas en tant que mère tant qu'elle n'a pas eu son premier garçon, raison pour laquelle on remarque que les mères dans notre corpus se soucient peu des besoins psychiques et physiques de leurs filles. La peur d'être abandonnées par leur époux les conduit au lâchage affectif de leurs filles.

A travers une étude se basant sur l'approche psychanalytique et se référant au mythe de Médée, nous tenterons d'apporter un éclairage sur la mère en tant que personnage meurtrier, de mettre l'accent sur l'atmosphère de mort et de vide qui prouve notre hypothèse et finalement, d'explicitier la culpabilité et la culpabilisation éprouvées par la mère et la fille dans les deux romans.

1. La femme entre maternité meurtrière et maternité avortée

La dimension meurtrière et destructrice dans les actes des mères dans notre corpus nous invite à une mise en relation avec le mythe de Médée, véritable lieu des fantasmes les plus tragiques. Le drame de Médée a permis de construire une « structure médéique » (Alain Depaulis, 2015) qui constitue aujourd'hui le soubassement de toute analyse psychanalytique et criminologique de l'infanticide maternel.

De tous les meurtres que l'on connaît à travers la mythologie grecque, l'infanticide médéique demeure le plus bouleversant et le plus difficile à comprendre. Comparé au crime de Médée, le crime d'Œdipe pâlit et se montre timide, car Œdipe tuait Laïos en ignorant qu'il était en réalité son père, alors que Médée savait bien ce qu'elle faisait en sacrifiant ses enfants. Pour cette raison le choix d'un mythe pour étudier le thème de l'infanticide demeure à nos yeux très pertinent, car le mythe à travers le théâtre et la dimension cathartique a toujours montré que ce crime existe depuis très longtemps et a initié plusieurs interrogations. La pièce tragique d'Euripide, composée en 431 avant notre ère, qui présente l'une des variantes du mythe de Médée, en l'occurrence celle d'Apollonios de Rhodes, de Corneille et de Sénèque, est un exemple qui illustre le thème choisi pour notre étude. Cette exemplification ne peut que représenter la réalité de ce crime comme le reprend Freud dans *l'Homme aux rats* : « L'exemple est la chose même ».

Avant de pénétrer dans l'analyse du mythe et sa mise en parallèle avec les romans choisis, s'avère nécessaire de raconter sommairement l'histoire de Médée, notamment les séquences clés qui nous aideront à comprendre le meurtre commis et sa vengeance. Médée est une déesse outragée. Patronne des magiciennes, Médée maîtrise des pouvoirs extraordinaires : le feu de la vie, le pouvoir de rajeunir et les brûlures mortelles. C'est une femme qui a tout donné à son époux Jason. Elle a

abandonné sa ville natale pour s'enfuir avec Jason et est allée même jusqu'à sacrifier son frère. Grâce à ses pouvoirs de magicienne, elle a aidé Jason à remplir beaucoup d'exploits héroïques, notamment la conquête de la toison d'or. Arrivé chez le roi Créon, Jason choisit de répudier Médée et de prendre la fille du roi pour épouse. Ayant peur de Médée, Créon lui ordonne l'exil. Médée demande à Jason de garder les enfants et à Créon de lui ajouter un jour supplémentaire pour préparer un stratagème de meurtre. Elle tue finalement sa rivale en lui offrant des cadeaux empoisonnés, le roi et ses enfants même. Elle s'enfuit grâce aux dieux sur un char ailé et laisse derrière elle un Jason malheureux et désespéré.

Dans le mythe de Médée, on a affaire au sacrifice de deux enfants mâles, alors que dans les romans de Bouraoui et de Halimi, on parle de sacrifice physique et psychologique des filles. Dans les deux cas, on remarque qu'il y a une castration qui hante leurs mères et la souffrance qui consume leurs êtres à cause de leur incapacité d'assumer leur sexualité et de combler leur manque narcissique. L'acte de meurtre ou de destruction des filles par les mères incarne toutes les modalités archaïques dans la relation mère /fille, à savoir la peur, le désespoir, la menace, la haine, etc. qui dénaturent la relation qui unit la mère à ses enfants.

Si la tragédie d'Euripide évoque plus le côté passionnel de Médée pour Jason qui était source du désastre, dans les romans soumis à l'étude la maternité destructrice est motivée par les préjugés de la société patriarcale, le diktat et la religion. Dans *La Voyeuse interdite* de Nina Bouraoui, la narratrice résume la représentation d'une femme dans une société patriarcale sur la langue du père de Fikria : « Fille, foutre, femme, fornication, faiblesse, flétrissures ! » (Bouraoui, 1999). Cette vision de la femme qui la réduit à un simple objet de reproduction de l'espèce humaine et la hante de peur à travers le pouvoir de la religion, la pousse à se conformer aux normes imposées par l'homme et désirer des naissances mâles comme souhaité. Dans *Médée* d'Euripide, la passion destructrice avait pour raison l'amour éprouvé pour Jason, l'homme pour qui elle commisit de multiples crimes et a quitté sa terre natale. Dès la scène d'exposition, le public peut entendre les gémissements très touchants de Médée à l'intérieur de la maison. Malheureuse, elle pleure la trahison de l'homme qu'elle a aimé passionnément : Jason. A l'ouverture de la porte, paraît Médée pâle et dans un état de tristesse lamentable. La nourrice, à travers ces vers témoigne de l'état de Médée après avoir été trahie par Jason :

Le gage le plus sûr, prend les dieux à témoin,
De ce qu'elle a reçu de Jason pour la peine.

Étendue, sans manger, abandonnant son corps à la douleur,
 Dissolvant tout son temps dans ses larmes,
 Depuis qu'elle a senti l'outrage de son mari,
 Elle ne lève pas les yeux, ne détache pas son visage Du sol.
 Telle un roc, telle une vague de la mer (Euripide, 1997)

La maternité avortée se présente de plusieurs manières dans les romans composant notre corpus d'étude. La maternité ne signifie nullement dans ces romans le fait de mettre au monde, mais elle dépend du sexe de l'enfant, étant donné que c'est le garçon qui honore son père et fait valoir à sa génitrice le titre précieux de mère. Même si la femme devient mère, la société ne lui reconnaît ce statut qu'après avoir mis au monde un enfant mâle. Une maternité avortée se présente par l'incapacité d'enfanter un garçon dans le cas de la mère de Fikria dans *La Voyeuse interdite* de N. BOURAOUI ou la perte d'un garçon dans le cas de *Fritna* de G. HALIMI.

La réflexion sur le mythe de Médée en colère contre son époux nous invite à trouver beaucoup de parallélismes et de points communs avec l'histoire des mères de notre corpus. La colère est une émotion clé dans l'acte de destruction entrepris par ces femmes. Ces dernières sont très en colère de ne pas pouvoir se conformer aux préjugés de la société, satisfaire le souhait du patriarche et l'honorer par une naissance mâle. Ce sont des mères en colère contre leurs propres corps fautifs car incapables de concevoir un garçon ou du moins le surveiller et le protéger. Dans la pièce d'Euripide, la colère a comme source principale la passion pour Jason, puis sa condition de femme inférieure et soumise qu'elle a choisie volontairement, car poussée par son amour pour Jason. En fait, la pièce d'Euripide dénonce l'infériorité des femmes à cette époque qui sont traitées comme d'« éternelles mineures ». Médée, déesse donc ayant un statut supérieur par rapport aux humains, a accepté cette soumission à son époux qui l'a lâchement abandonnée. Médée est alors devenue victime d'un homme ingrat et est par conséquent restée comme le prototype des femmes trahies. A travers le mythe de Médée, Euripide, nous livre un véritable réquisitoire contre la domination des hommes qui font des femmes de simples esclaves. La nourrice rapporte le malheur de Médée causé par sa soumission dans les vers suivants :

Quand une femme ne s'oppose pas à son mari.
 Elle ne trouve que haine, souffre dans ce qu'elle aime.
 Trahissant ses enfants ainsi que ma maîtresse,

Jason, par son hymen, gagne le lit d'une princesse, Il a épousé la fille de Créon, qui règne en ce pays ; Médée, la malheureuse, indignement traitée (Euripide, 1997)

Dans la mythologie grecque, la femme est considérée cet Autre qui n'a pas le droit de partager son humanité avec l'homme. Venant de Pandora, la femme est un « cadeau empoisonné pour l'humanité » (Kyveli Vogiatzoglou, 2010). Elle est un porte-malheur qui engendre la mort de l'homme. Tout tragique dans la vie d'un homme trouve sa source dans la présence d'une femme : « Il aurait fallu que les mortels, pour procréer et fabriquer leurs petits, l'aient pu faire par un autre moyen. Ainsi la race des femmes n'eût pas été, et alors, chez les humains, nul mal, jamais, n'eût existé, dit Jason. » (Euripide, 1997).

La colère de Médée contre ses enfants vient ensuite du fait qu'elle les considère comme une partie de leur père, car ils portent la loi du père et le représente. Les enfants pour Médée ne sont pas le produit de la mère, mais une métonymie du père. Malgré le grand amour qu'éprouve Médée pour ses enfants, cette conviction la pousse à commettre plus tard beaucoup de meurtres du côté des enfants : elle rajeunit les parents et tue leur progéniture faisant ainsi inverser l'ordre des générations.

Médée qui n'a jamais haï ses enfants, commence à le faire, car poussée par un sentiment de haine. Elle les hait, car fruit de son union avec Jason : « Ah ! je souffre, infortunée, je souffre trop ! Enfants maudits d'une mère qui n'est plus rien que haine, puissiez-vous périr avec votre père... ». Les meurtres de Créon et de la princesse n'ont pas assouvi sa soif. Abandonnée par Jason qui n'a pas tenu sa promesse, Médée voulait aller à l'extrême en portant atteinte à ses enfants. Elle voulait tuer Jason à travers ses enfants comme il l'a tuée : « MÉDÉE : Je voulais que tu souffres. » Pire encore, elle prive Jason de voir ses enfants morts et les emporte sur un char tiré par un monstre, laissant derrière elle Jason complètement défait :

Mais, comme c'est tout ce que je peux faire, Je les pleure et j'en appelle aux dieux, Je prends à témoins les divinités Qu'après m'avoir tué mes enfants, tu m'empêches De les toucher de mes mains, et d'ensevelir leurs cadavres. (Euripide, 1997)

La femme a une représentation négative dans la société arabomusulmane. Les enfants nés filles sont un lourd fardeau pour la famille. Elles déshonorent la mère et sont source de honte et de malheur pour le père. La multiplication des naissances d'enfants filles engendre des tensions familiales et des conflits entre père et mère d'un côté et père

et filles de l'autre. Dans les romans soumis à l'étude, Fritna et la mère de Fikria sont victimes de la tradition qu'elles perpétuent, forcées par l'autorité imposée par l'époux et la société patriarcale. Cette situation qui force la femme à enfanter d'un enfant de sexe masculin pour trouver sa place dans la société et s'affirmer vis-à-vis de son époux la pousse à adopter des comportements extrêmes et tomber dans l'abîme. Effet, la haine, le meurtre, le rejet, et l'abandon de ses filles sont des réactions très remarquables dans les relations entre mère et fille dans le roman maghrébin qui rendent impossible le rêve de la maternité heureuse recherchée par toute femme.

Dans *La Voyeuse interdite* de N. BOURAOUI, la mère de Fikria, complice du père a osé faire mourir sa fille à peine née en la jetant avec froideur par la fenêtre. Le bébé fille a pu survivre miraculeusement condamnée à passer le reste de sa vie cloîtrée dans un coin sans mouvement à cause d'un handicap sévère. Leyda, sœur cadette de la narratrice et « miraculée de trottoir » (BOURAOUI, 1991) est jetée constamment par terre. L'appellation « maman meurtrière » qui apparaît à plusieurs reprises dans le roman surgit suite à cet incident et est un renvoi concret au mythe de Médée. Cet incident d'infanticide commis par la mère nous rappelle à multiples égards le meurtre de la mère texane Andréa YATES qui a tué ses cinq enfants en 2002 en Amérique. Femme dévouée à son mari, pieuse et consacrée à l'éducation de ses enfants, Andréa Yates distinguait correctement le bien du mal, mais était victime du fondamentalisme religieux qui considère la femme comme péché et source de malheur, ce qui l'a poussée à faire noyer ses enfants dans le bain pour les sauver de Satan. De manière similaire, la mère de Fikria est victime de la religion façonnée par le patriarcat qui n'hésite pas à la mettre à son service pour renforcer sa domination dans la société et entraver l'émancipation de la femme. En effet, les versets coraniques se trouvent partout dans la maison de Fikria : sur la table, gravées sur les décors, etc. Elles surveillent les femmes en l'absence du père et les rappellent de son autorité. Recevant constamment des lettres de la part du pasteur Michael WORNIECKI qui exposait ses idées religieuses extrémistes soutenant que la femme résulte du péché d'Eve, qu'elle est mauvaise et qu'elle enfante de mauvais enfants, Andréa Yates s'abîmait dans la lecture de la Bible au point d'avoir des hallucinations et d'entendre des voix qui la poussent à tuer ses enfants pour les sauver de Satan. L'infanticide commis par la mère de Fikria montre de manière similaire la face cachée de l'idéologie transmise par le patriarcat et le rôle du conservatisme dogmatique de la religion. La femme considère le mâle (son époux) comme un être privilégié par la religion, voire sacré qu'il

faudrait suivre et obéir. Le fondamentalisme religieux ancré dans le principe de crainte de Dieu et de l'époux a amené à un résultat dévastateur : l'infanticide. L'acte meurtrier commis par la mère de Fikria et Andréa Yates est bien d'ordre psychotique, car les deux femmes l'ont effectué avec froideur et sans culpabilité. Elles n'ont pas le moindre doute, ni de remords vis-à-vis de leur acte. Elles sont convaincues par leur croyance religieuse paranoïaque.

Dans *Fritna* de G. Halima, la situation n'est pas très différente, Fritna est une mère fortement désintéressée de ses deux filles. Elle est poussée par la haine et la volonté de les détruire pour venger injustement son fils décédé à cause de Gisèle prétendait-elle.

Fritna n'a jamais accepté d'enfanter des filles. Elle ne cessait de raconter à Gisèle encore fille l'histoire haineuse de sa naissance, une histoire que Fritna ne cesse de répéter comme un refrain pour confirmer sa prise de position de refus radical envers ses filles : « une fille ? Catastrophe ! Pendant trois semaines, nous avons caché ta naissance. » (Halimi,1999). Gaby, sœur de Gisèle n'est pas soustraite à l'abandon de Fritna : « Fortunée n'aimait pas davantage sa seconde fille » (Halimi,1999), car sa venue au monde n'était que « parade au malheur » (Halimi,1999) pour la mère et le père qui souhaitaient compenser la mort de leur fils André. Pour se venger de Gaby, la mère occupait sa fille de tâches ménagères pénibles et se souciait très peu de son bien-être. Elle lui « réserva les tâches les plus ingrates du ménage, l'habilla de mes vieux vêtements, tenta sur elle un asservissement (...) » (Halimi,1999).

Fritna accordait son amour inconditionnel et indivisible exclusivement à ses garçons auxquels elle se montrait soucieuse, chaleureuse et attentive. Gisèle et Gaby récoltaient le malheur de naître filles tout en constatant avec regret et amertume le degré d'affection maternelle réservé à leurs frères. « Ma sœur et moi-même, en sandwich entre les deux, avons eu le malheur de naître filles » (Halimi,1999).

Fritna était une bédouine qui n'accordait aucune attention à l'avenir de ses filles. Elle n'aspirait pas à voir ses filles heureuses et émancipées. Elle voulait se venger d'elles en leur réservant un destin semblable au sien. Pour elle, ses filles devaient rester enfermées à la maison, se marier très jeunes, avoir des époux riches, donner naissance à des enfants mâles, et ne s'occuper que de leurs foyers :

Dans la société tunisienne des années 40, ma mère nous avait tracé nos destins : un mari riche –ou, en tout cas, n'exigeant pas de notre père le paiement d'une dot, et cela, le plus tôt possible, dès la puberté. Comme des objets rangés jusqu'à ce qu'ils deviennent utiles, ma sœur et moi – ainsi semblait en avoir décidé Fritna- ne devions solliciter aucune attention particulière. Ni marque

d'affection, ni souci de formation autre que celle d'apprendre à faire la vaisselle, la lessive, les lits...pour nos futurs époux. En attendant, il nous était ordonné de servir les hommes de la maison. (Halimi,1999)

Gisèle et Gaby voyaient leur mère détruire de ses propres mains leurs rêves en leur traçant un avenir qui n'apaisera jamais leurs blessures.

D'après la lecture de *La voyeuse interdite* de Nina BOURAOUI et *Fritna* de Gisèle HALIMI, nous constatons qu'il y a une ambivalence entre les caractères féminin et maternel chez Fritna et la mère de Fikria. On assiste à un refoulement du maternel au profit du féminin ou vice-versa. FREUD soutient l'idée que la femme accède à un statut de complétude en devenant mère. L'œuvre freudienne ne cesse de confirmer que la venue d'un enfant dans la vie d'une femme répare le défaut féminin en compensant son manque de pénis. L'enfant est en fait un substitut phallique qui comble le manque d'une femme. Lacan soutient l'idée de Freud sans la confirmer totalement. Il avance que le don d'un enfant n'est pas suffisant pour combler le désir sexuel d'une femme.

Les positions freudienne et lacanienne nous invitent à voir si Fritna et la mère de Fikria adoptent une position haineuse envers leurs filles en tant que mères ou en tant que femmes. Dans l'œuvre d'Euripide, Médée adopte son comportement destructeur et meurtrier envers ses enfants en tant que femme car poussée uniquement par sa passion pour Jason : « Celui qui était tout pour moi, je m'en rends bien compte, Mon époux, est devenu le plus méchant des hommes » (Euripide, 1997). L'infanticide qu'elle a commis était une manière pour créer le manque d'enfants chez Jason comme ce dernier a créé le manque d'amour chez elle en partant avec une autre femme. Dans les romans de notre corpus, la seule passion autour de laquelle gravite le désir de ces femmes est d'enfanter un garçon. Fritna et la mère de Fikria agissent en tant que femmes égoïstes désirant uniquement satisfaire les souhaits du patriarcat et prouver l'utilité de leur corps de femmes capables de concevoir un enfant de sexe masculin. Ces mêmes femmes détruisent la vie de leurs filles en tant que mères poussées dans cela par l'échec et la haine engendrés par l'insatisfaction de leur propre désir et celui de leurs conjoints. Fritna aime ainsi de manière passionnelle et exclusive ses deux garçons. Le décès d'André, son fils cadet, à cause du fauteuil de Gisèle explique bien la quantité de violence et de haine que Fritna et éprouve à sa fille. L'amour passionnel que la femme maghrébine a envers ses garçons rime toujours avec la haine, la mort et la destruction

envers les filles : « Ah! Quel mal peuvent faire les amours humaines » (Euripide, 1997) déclare Médée.

La perte de Jason dans le mythe de Médée comme la perte d'André par Fritna représente une souffrance majeure qui ne tolère aucun pardon et qui a suscité une haine déchaînée et excessive. Roland Gori explique que l'objet de la haine d'un sujet vient principalement de la perte d'un être qui échappe à l'appropriation. Après le décès d'André, le complexe de castration s'est fortement réveillé chez Fritna qui commençait aussitôt à chercher un moyen pour combler son manque phallique. La naissance de Gaby, dix mois après le décès d'André et le pire des échecs vécus par la mère dont la haine s'est enflammée envers ses filles fautives.

La haine et l'agressivité d'une mère envers sa fille est une situation très répandue dans la clinique. La psychanalyse démontre que parfois la fille n'est pas la vraie destinataire de la violence et de l'agression maternelles. La mère est souvent victime de la représentation du sexe féminin chez l'homme et dans la société de manière générale. Haïssable par le père et objet de sa honte, la fille est ainsi repoussée par la mère car ayant une représentation dépréciative dans l'imaginaire collectif maghrébin et arabo-musulman. Nous parlons ici d'une haine déplacée car la fille est victime de la représentation que la mère en a.

Détruire ou tuer les enfants filles représente aussi une tentative de la mère d'arrêter la métaphore maternelle. L'aliénation de la fille de manière totalitaire en l'empêchant d'accéder à tout ce qui est d'ordre symbolique ou identitaire féminin, en la chosifiant et en l'instrumentalisant est une façon pour la mère d'enfermer ses filles qui représentent son échec dans un cercle mortifère afin de les anéantir.

2. Une atmosphère de mort et de vide mortifère

La mort est un thème clé dans les deux œuvres mises à l'étude avec toutes ses variations métaphoriques, à savoir le silence, la rupture, le vide, l'ennui, etc. Les mères meurtrières touchées en profondeur dans leurs égos génèrent chez leurs filles fautives toutes les sensations violentes et brutales.

La mort est un thème clé dans *Médée* d'Euripide. Loin d'aborder la mort effective des personnages, Médée ne parle que de mort après avoir été trahie par Jason. D'abord, elle souhaite la mort à ses enfants, ce qui laisse douter la nourrice et craindre pour eux : « Il y a de quoi pleurer à n'en plus finir, enfants Maudits d'une détestable mère, si vous pouviez mourir Avec votre père, et votre maison s'effondrer !... » (Euripide, 1997), puis elle souhaite la mort pour elle-même : « La tête ; à quoi bon vivre encore ? Pouah ! Pouah ! si je pouvais me délivrer par

la mort, Mettant fin à cette haïssable existence ! » (Euripide, 1997). Mais de substance divine, Médée ne pouvait se donner la mort, qu'elle croit libératrice : « Hélas ! Puissé-je quitter par une mort libératrice une vie odieuse ! » (Euripide, 1997). Le thème de la mort est accompagné dans la pièce par le thème de la solitude qui renforce la dimension pathétique et le réquisitoire en faveur de la condition féminine, notamment chez Médée la barbare étrangère victime de son mari et de l'injustice : « Moi je suis seule, sans cité, ... sans mère, sans frère, sans parent près de qui aller jeter l'ancre » (Euripide, 1997)

Le lecteur de *La Voyeuse interdite* de N. BOURAOUI se heurte à une réalité sombre : une famille où chacun mène sa vie dans la rupture et la solitude totales. Ainsi, la mère ne parle plus à ses propres filles même en les croisant du regard. Elle les haït, car elles sont la cause de son malheur et délaisse son corps de femme désormais inutile.

La mère de Fikria se présente comme le symbole parfait de la mort. C'est une femme sévère qui applique à la lettre les ordres de son époux en sa présence et son absence. Son incapacité de mettre au monde un garçon la pousse à se venger de ses filles fautives et de faire régner dans son foyer une atmosphère suicidaire. L'ennui pour la narratrice est une mort en elle-même. Pour Fikria, l'ennui et la mort sont synonymes. Elle déclare ainsi : « Le silence, la solitude, l'abandon définitif de la Vraie me submergent d'une peur inhumaine, les autres se taisent, les murs se rapprochent, mon corps est à la limite de la putréfaction. Je sens mes organes durcir, et le cœur décide, seul, d'un nouveau tempo : la petite musique de la mort. » (Bouraoui, 1999).

Le chagrin de la mère de Fikria se reflète de manière significative sur l'espace de la maison qui devient une tombe familiale. L'endroit isolé où se trouve la maison n'a pas suffi à la mère qui détruit le jardin et arrache les rares fleurs qui font sa beauté déjà fanées par manque de lumière et de soleil pour priver ses filles de regarder par la fenêtre. L'extrait suivant décrit avec un lexique de mort et d'absence de vie la demeure de Fikria dépourvue de tout signe d'amour ou de chaleur : « Ma demeure a le calme d'un fond marin tapissé d'algues vénéneuses, le mutisme de la mort ! rejetées de la surface, les plantes meurtrières se meuvent en silence, en évitant de se toucher, crache le venin fatal au beau visage de la Vie puis portent avec disgrâce le deuil de leur victime. » (Bouraoui, 1999).

A travers une écriture intime, Gisèle dénonce avec amertume l'injustice qu'elle avait subie avec sa sœur Gaby et qu'elle n'est jamais arrivée à oublier malgré son succès et le temps passé. Elle présente son livre par une conclusion tranchante qui confirme l'absence totale de l'amour maternel auquel elle avait toujours aspiré dès sa petite

enfance : « Ma mère, ne m'aimait pas. Ne m'avait jamais aimée, me disais-je certains jours. Elle, dont je guettais le sourire –rare – et toujours adressé aux autres (...), dont je frôlais les mains, le visage, qu'elle touche, m'embrasse, enfin, elle, ma mère, ne m'aimait pas » (Halimi, 1999).

Fritna tourne le dos à ses deux filles et aux questionnements incessants de Gisèle en particulier qui n'avait jamais cessé de chercher les causes de ce refus fatal contraire à la nature d'une mère, même après le décès de sa mère : « Cette femme, qui m'avait mise au monde et qui, dès ma naissance, me laissa dans l'indifférence, me déchirer entre cet amour que j'avais pour elle et ce questionnement permanent, destructeur : pourquoi ne m'aimait-elle pas ? » (Halimi, 1999). Fritna ne semblait plus honorer le titre de « mère » qu'elle portait envers ses filles. L'absence de la maternité entraînait l'absence de l'amour et du sacrifice : « Fritna et l'absence. Absence de tout câlin, absence du corps, absence de la mère » (Halimi, 1999).

L'égoïsme de Fritna et l'absence d'amour envers ses filles est d'ordre pathologique, car motivé par une grande pression exercée par la société dont elle ne se rend pas compte. Fritna qui « refusait toute étreinte, tout baiser, tout contact. » (Halimi, 1999) n'était pas forcément une mère pour ses filles mais une rivale et un adversaire, car ses filles étaient synonymes de son échec duquel il lui faudrait se débarrasser. Gisèle sentait toujours une rupture qui s'opère avec sa mère et était dans l'incapacité d'apprendre d'elle pour se construire en tant que femme : « cet amour sans réciprocité pour une mère atypique m'aura privée de la connaissance de moi-même. » (Halimi, 1999). Le silence était l'arme redoutable de Fritna : « son arme absolue : le silence implacable » (Halimi, 1999). Le peu de paroles adressé à ses deux filles n'était que pour leur accuser de sa souffrance en déclarant qu'elle est « faite pour souffrir, meghbouna, maudite, je suis maudite » (Halimi, 1999). Faute de pouvoir justifier la coupure qu'elle creuse entre elle et ses filles et de fuir les demandes d'explication de Gisèle, Fritna avance que « Tout ça ne sert à rien : j'ai vécu comme ça, ma mère a vécu comme ça, ma grand-mère a vécu comme ça, toi, tu vivras comme ça. » (Halimi, 1999).

Se venger de leurs filles, principales sources de malheur est une manière de soulager la blessure de ces femmes incapables et hurlant silencieusement leurs souffrances. La destruction des enfants filles est la seule issue pour ces femmes qui ne supporte plus de voir leur échec bouger devant elles. Médée exprime son malheur et son intention de détruire la vie de ses enfants ainsi : « je suis celle sur qui le mal arrive. Celle qui porte le mal, c'est moi. J'ai le mal, j'ai mal, et ce mal me fait m'élever aux plus lamentables des lamentations. O malheureux enfants

d'une odieuse mère. Si vous pouviez crever vous et votre père. Et que notre maison ne soit plus qu'une ruine » (Euripide, 1997). Médée qui a donné naissance à ses enfants, donc un droit de vie croit qu'elle a un droit de mort sur eux. De la même manière, la mère de Fikria a facilement jeté son dernier bébé par la fenêtre comme un objet qui ne sert plus à rien. Les filles ne sont pas prises pour des sujets mais en tant qu'objets qui peuvent être sacrifiés à tout moment. Elles représentent pour la mère une menace constante qui pourrait la faire subir les pires malheurs du pouvoir patriarcal.

3. Culpabilité et culpabilisation

La culpabilité revêt plusieurs formes dans les romans soumis à l'étude. Il s'agit d'abord de la mère qui culpabilise ses filles de son mauvais sort en leur rendant fautives et en rendant leur existences accidentelles et non souhaitées, et la culpabilité ressentie par les filles, car faussement amenées à croire à la tragédie d'être nées de sexe féminin. En conséquence, elles se livrent à des pratiques d'automutilation.

Dans la pièce d'Euripide, Médée ne se culpabilise pas malgré le grand amour qu'elle éprouve à ses enfants. Elle a commis un acte atroce, mais elle ne le supporte pas. Elle s'est apitoyée longuement sur le sort de ses enfants. Ce dilemme l'a conduite à état schizophrénique.

Médée ne se considère pas responsable du sort de ses enfants. D'abord, on remarque qu'elle s'adresse à ses mains qui ont exécuté les enfants comme si elle n'était pas elle qui avait agi. Vers la fin de la pièce, elle responsabilise les corinthiens en leur rejetant la faute et en leur prescrivant des cérémonies solennelles « en expiation de ce meurtre impie ». Finalement, elle culpabilise Jason de la mort de ses enfants :

MÉDÉE

Ô mes fils, comment vous êtes morts de la folie de votre père !

JASON

Ils n'ont pas été tués de ma main.

MÉDÉE

À cause de tes outrages, et de ton nouveau mariage. (Euripide, 1997)

« Etre fautive » est un leitmotiv qui revient sans cesse, de manière machinale et sans raisonnement logique dans les deux romans. Cette culpabilisation des filles se prononce verbalement comme elle se lit dans le regard et le silence de la mère. Gisèle se rappelle d'un souvenir ancré dans sa mémoire où elle était âgée d'environ neuf ans. Revenant avec sa famille de la plage par train, le contrôleur exigeait de faire payer les

parents le ticket entier de Gisèle n'ayant pas cru qu'elle était âgée de moins de sept ans. Devant les explications incessantes du père qui avançait que sa fille n'avait que six ans, la mère demeurait silencieuse et répondait aux implorations de Gisèle par un regard accusateur : « elle me regarda enfin...tout était de ma faute » (Halimi, 1999). Gisèle était coupable d'avoir choisi sa date de naissance.

Dès la petite enfance, Gisèle se trouvait contrainte de contenir la souffrance de sa mère due à l'enfantement des filles et de la perte de l'un de ses garçons. La mère est ainsi dépourvue de toute « capacité de rêve » (Gabrielle, 2000) selon les termes de Rubin GABRIELLE dans son ouvrage *Les Mères trop bonnes, Etudes psychanalytiques* qui représente l'une des missions majeures de toute mère lui permettant de contenir la souffrance de son enfant par un travail psychique. Dans le cas de Fritna, c'était à Gisèle d'absorber la souffrance et la colère de sa mère. La fille tombait malade constamment dans l'indifférence totale de sa mère même dans les moments de faiblesse.

La mort d'André, le frère cadet de Gisèle était un autre motif de culpabilisation. Un accident survint après l'incident du train alors que Gisèle n'avait que cinq ans. André, âgé de deux ans seulement se mettait à pousser le fauteuil de Gisèle qui était en train de jouer avec son frère. Arrivé à la cuisine, le fauteuil poussé par André heurta le réchaud à pétrole et la cafetière pleine de café bouillant. Cette dernière tomba directement sur André et le feu du réchaud avait rapidement enflammé le fauteuil en osier et avait provoqué sa mort après peu de temps. Fritna n'avait pas hésité depuis de rappeler à Gisèle tout naturellement sa culpabilité dans la mort de son frère André : « ma mère m'en attribua la faute, puisque c'était à cause de mon petit fauteuil que le drame avait pu se produire. » (Halimi, 1999). Gisèle à son tour, croyant innocemment les accusations de Fritna se répétait sans cesse : « Je suis coupable. [...] Coupable de la mort atroce de mon petit frère... » (Halimi, 1999).

Gisèle était également la cause de noyade de son frère dans la plage. Fritna précise que : « Tu étais sur la plage aussi, [...], tu allais remplir le seau à la mer... [...] elle précise qu'André me suivait [...] J'ai provoqué la noyade, à ses yeux voilà ce qui compte » (Halimi, 1999). Elle insistait sur le fait qu'en voulant imiter sa sœur partie remplir son seau, qu'André la suivait sans revenir. Fritna se défaisait de sa responsabilité en tant que mère et trouvait dans la culpabilisation de sa fille une solution pour se débarrasser de sa propre culpabilité et se venger de ses filles porteuses de malheur et de mauvais sort. Un autre incident difficile à admettre par la raison est l'accusation de Gisèle d'avoir provoqué l'appendicite à son père : « Mais, m'a-t-on dit, j'avais aussi failli provoquer la mort de mon père. » (Halimi, 1999). En s'entortillant dans

le drap la nuit, Gisèle, encore bébé, avait découvert le ventre de son père, ce qui avait provoqué un certain refroidissement du côté de l'appendice. Fritna expliquait l'appendicite de son époux par la température qui n'a en réalité aucun rapport avec cette maladie.

Fortement traumatisée, et ayant besoin de l'attention et de l'amour maternels, Gisèle urinait involontairement la nuit, elle endurait un manque de tendresse flagrant durant son enfance. Fritna n'avait jamais compris cette situation et continuait d'accuser sa fille de sa maladie involontaire en ignorant qu'elle en était la cause. Pire encore, Fritna n'avait jamais raté une occasion pour se moquer de la maladie de sa fille avec ses amies et ses voisines de quartier au point de pousser sa fille à se suicider : « Je crois que de cette époque date ma première envie violente de mourir. J'avais décidé, tout compte fait, que vivre dans ces conditions faisait trop mal » (Halimi, 1999). L'intention de Fritna était claire encore une fois : culpabiliser Gisèle et la rendre le bouc émissaire à tort ou à raison. Le sentiment de culpabilité accompagne continuellement Gisèle au point de croire tous les prétextes avancés par la mère. Se trouvant dans l'impossibilité d'accuser Fritna, la fille retourne toutes les accusations contre elle-même : « si elle ne m'aime pas, pense-t-elle inconsciemment, c'est que je ne suis pas aimable, et tout est donc de ma faute » (Halimi, 1999). La culpabilité ressentie à chaque instant par Gisèle s'est vue alors renforcée par le temps qui passe : « Ma mère me rejetait, me culpabilisait, redoublait mon désespoir » (Halimi, 1999).

La culpabilisation mène inéluctablement au sentiment de culpabilité chez les enfants et se traduit souvent par l'automutilation. Freud soutient qu'il n'y a pas de corps ni de pulsion sans l'existence de l'Autre qui influe le sujet. Nous sommes tous situés dans le champ de l'altérité qui détermine notre grammaire pulsionnelle. Toute atteinte à notre propre corps est à interpréter en fonction de la présence horrible, soulageante, opaque, etc. de l'Autre. L'automutilation est une conduite qui découle de la notion du « complexe d'autrui » (Sigmund Freud, 1956) freudien largement soumise à la compréhension psychanalytique. C'est un comportement difficile à cerner par la psychanalyse car émis souvent dans le silence total. Son aspect non verbal et le vide du langage accompagnant l'automutilation en tant qu'acte agressif rend compliquée toute interprétation psychanalytique.

La culpabilité que ressent Zohr en particulier dans *La Voyeuse interdite* de N. BOURAOUI se manifeste dans l'automutilation, une solution pour cacher ce corps de fille qui fait la honte de ses parents : « Zohr est en guerre contre sa nature, nature féminine, pourriture pour notre père, honte pour notre fautive de mère. » (Bouraoui, 1999).

Cacher tout signe de féminité devient pour Zohr une routine quotidienne en présence de ses parents : « Et la diaphane n'oublie jamais dans notre présence de pincer sa bouche légèrement charnue une fois relâchée, pour cacher, mordre au sang, détruire enfin ce bout de chair rouge et strié, signe de vie et de fécondité ! » (Bouraoui, 1999)

Zohr, sœur aînée de Fikria, est une fille anorexique qui se livre à une lutte féroce contre son corps féminin à travers de multiples gestes de bandage et de serrage afin de cacher ses rondeurs et ses formes de femme. Elle se nie afin de satisfaire un patriarce qui rompt tout lien avec ses filles à cause qu'elles sont de sexe féminin. Zohr dissimule, sous le tissu de l'enfermement, toutes les parties séduisantes de son corps : cheveux, seins et hanches jusqu'à l'anéantissement. Son corps n'est plus qu'un squelette dépourvu de toute féminité :

Toujours enfermés dans une natte filasse et biscornue, appauvris par des rubans trop serrés, les cheveux de Zohr tombent aujourd'hui. [...]. Tous les soirs, elle resserre un savant corset de bandelettes qui masquent deux seins dont les pointes sans support suffoquent derrière la bande de tissu close [...]. Zohr est en guerre contre sa nature, nature féminine, pourriture pour notre père, honte pour notre fautive de mère. (Bouraoui, 1999)

Quant à Fikria, elle s'adonne dans ses moments de solitude à des comportements masochistes vis-à-vis de son corps qui vont jusqu'à faire couler du sang. Elle réclame la liberté de son corps et se défait de la culpabilité en vivant des aventures insolites et extrêmes avec son corps et son imagination. Dans un geste de révolte, elle renverse brutalement les meubles de sa chambre, cogne sa tête contre le mur, « tout en espérant faire plaisir à ses veines dépossédées » (Bouraoui, 1999), lèche son propre sang qui coule sur le carrelage. Fikria rêve de dormir sur un banc, nager sous le soleil, courir dans la ville, se battre comme une chiffonnière et flirter avec le chauffeur du bus. L'automutilation pour Fikria est aussi une forme de transgression de la religion et du patriarce : « je léchais le liquide satanique, reniant ainsi les règles religieuses, oubliant la présence oppressante de mon père dans ces murs de l'ennui. » (Bouraoui, 1999).

La pratique de l'automutilation pour Fikria est une manière de se libérer du poids de la culpabilité par la douleur qui apaise. Par la position de la mère haineuse envers ses filles, Fikria culpabilise à son tour le patriarcat et la présence de l'homme dans la vie de toute femme. Elle refuse d'offrir son corps de fille vierge à tout homme souhaitant rendre sa vie inutile. Fikria provoquait elle-même la perte de sa virginité supposée appartenir à son futur époux. Fikria se réapproprie son corps

en se débarrassant de ce tissu fragile qui témoigne injustement de la chasteté d'une jeune fille. Son geste marque une rupture avec les traditions et agit contre tout acte réducteur envers la femme : « Oui le corps reste intact, mais bon Dieu, la pureté ne se borne pas à un dérisoire écoulement de sang. » (Bouraoui, 1999).

A partir des deux cas de Zohr et de Fikria qui se livrent à l'auto-agressivité, nous pouvons avancer que ces adolescentes anxieuses et dépersonnalisées se livrent à l'autodestruction car leurs orientations fantasmatiques qui tracent leur continuité dans le futur se trouvent contrariées par le patriarcat et la présence d'une mère despotique. Cette dernière trace pour ses filles un avenir qui ressemble au sien et en totale rupture avec leurs espérances. L'automutilation comme conduite pathologique qui peut amener à une psychose peut être dotée d'une valeur de défense. Les enfants subissant une agression par l'Autre choisissent souvent de se replier sur leur corps qui devient le lieu des remaniements narcissiques. L'automutilation représente un processus de communication entrepris par Fikria et Zohr. C'est un message qui répond à leurs questions sans réponse, une sorte de solution qui trahit les tensions et les conflits qu'elles endurent.

Conclusion

En définitive, nous pouvons dire que la castration chez les mères dans les trois œuvres soumises à l'étude conduit au comportement meurtrier à l'égard des enfants, mais les raisons restent liées à des passions amoureuses différentes. Lorsque la castration est due à l'absence de l'enfant mâle, vu l'importance que requiert le garçon dans l'imaginaire maghrébin et musulman, le résultat de cette castration se traduit par la vengeance des enfants de sexe féminin, car considérée comme source de malheur par la mère. Au cas où la castration trouve comme source l'absence de l'amour éprouvé pour le conjoint, comme c'est le cas de l'amour passion de Médée pour Jason, le résultat est toujours la vengeance à travers le meurtre à l'égard des enfants qui vise la neutralisation de cet amour en ôtant le lien de sang.

Nous constatons aussi que la fille et la femme sont des êtres très dévalorisées dans la société maghrébine et arabo-musulmane de manière générale. Cette infériorité est perçue chez la fille dès son enfance qui n'arrive pas à dépasser le complexe œdipien. Cette difficulté se fait remarquer encore une fois dans le cadre de la maternité avortée où l'enfantement d'un garçon rend impossible le comblement du manque phallique. Les enfants filles nées dans ces conditions caractérisées par l'absence d'amour maternel qui peut aller jusqu'à l'infanticide constatent dès la petite enfance qu'être garçon est

beaucoup plus avantageux. Elles adopteront l'un des comportements : soient elles refuseront la féminité considérée comme source de malheur, c'est le cas de Zohr en particulier dans l'œuvre bouraouienne, et se révolteront contre le matriarcat comme le cas de Gaby dans *Fritna* soit elles se résigneront à s'identifier à la mère dans un premier temps sans conviction comme le cas de Gisèle enfant. Cette identification ne tardera pas à retourner contre la mère dans un acte de culpabilisation incessante.

WORKS CITED

- Bouraoui, Nina, *La Voyeuse interdite*, Paris : Gallimard, 1991.
- Depaulis, Alain, *Le complexe de Médée : Quand une mère prive le père de ses enfants*, Paris : De Boeck, 2015.
- Eliacheff, Caroline. & Heinich, Nathalie, *Mères-filles, Une relation à trois*. Paris : Albin Michel, 2002.
- Euripide, *Médée*, (Miscovic, P. trad. & prés.) Paris : Édition Payot & Rivages, 1997.
- Freud, Sigmund, « *Esquisse d'une psychologie scientifique* », *La naissance de la psychanalyse*, trad. fr., Paris : P.U.F., 1956 : 306-396.
- Halimi, Gisèle (1999), *Fritna*, Paris : Ed. Plon, 1956.
- Lacan, Jean, Les formations de l'inconscient. *Le séminaire*, livre V. Paris : Seuil, 1958.
- Lacan, Jacques, *Le séminaire*, livre XX. Paris : Seuil, 1973.
- Rubin, Gabrielle, *Les mères trop bonnes*, Etudes psychanalytiques, Paris : L'Harmattan, 2002.
- Vogiatzoglou, Kyveli, Médée, une lecture de la haine à la lumière de la clinique mère-enfant, in *Recherches en psychanalyse*, n°9, pp. 78-80, 2010.

MEDEA OR MURDEROUS MATERNITY IN *LA VOYEUSE INTERDITE* BY N. BOURAOUI AND *FRITNA* BY G. HALIMI. A PSYCHOANALYTIC READING

The murderous and destructive dimension in the acts of mothers in our corpus invites us to relate to the myth of Medea, the real place of the most tragic fantasies. The drama of Medea made it possible to build a "medeic structure" (Alain Depaulis, 2015) which today constitutes the foundation of any psychoanalytical and criminological analysis of maternal infanticide.

Of all the murders that we know of through Greek mythology, the infanticide of Medea remains the most shocking and the most difficult to understand. Compared to the crime of Medea, the crime of Oedipus pales and is timid, because Oedipus killed Laos without knowing that he was in reality his father, while Medea knew well what she was doing by sacrificing her children. For this reason the choice of a myth to study the theme of infanticide remains in our eyes very relevant, because the myth through the theater and the

cathartic dimension has always shown that this crime has existed for a very long time and has initiated several questions. Euripides' tragic play, composed in 431 BC, which presents one of the variants of the Medea myth, in this case that of Apollonius of Rhodes, Corneille and Sénèque, is an example which illustrates the theme chosen for our study. This exemplification represents the reality of this crime.

Before entering into the analysis of the myth and its comparison with the chosen novels, it is necessary to briefly tell the story of Medea, in particular the key sequences which will help us to understand the murder committed and her revenge. Medea is an outraged goddess. Patroness of magicians, Medea masters extraordinary powers: the fire of life, the power to rejuvenate and fatal burns. She is a woman who gave everything to her husband Jason. She abandoned her hometown to run away with Jason and even went so far as to sacrifice her brother. Using her powers as a magician, she has helped Jason complete many heroic feats, including winning the Golden Fleece. Arriving at King Creon, Jason chooses to repudiate Medea and take the king's daughter as his wife. Afraid of Medea, Creon orders her exile. Medea asks Jason to babysit and Creon to add an extra day for her to prepare a murder scheme. She finally kills her rival by giving her poisoned gifts, the king and even his children. She flees thanks to the gods on a winged chariot and leaves behind an unhappy and desperate Jason.

In the myth of Medea, we have the sacrifice of two male children, whereas in the novels of Bouraoui and Halimi, we have the physical and psychological sacrifice of girls. In both cases, we notice that there is a castration that haunts their mothers and the suffering that consumes their beings because of their inability to assume their sexuation and fill their narcissistic lack. The act of killing or destroying daughters by mothers embodies all the archaic modalities in the mother/daughter relationship, namely fear, despair, threat, hatred, etc. that distort the relationship between the mother and her children.

If the tragedy of Euripides evokes more the passionate side of Medea for Jason which was the source of the disaster, in the novels submitted to the study destructive motherhood is motivated by the prejudices of patriarchal society, diktat and religion. This vision of woman, which reduces her to a simple object of reproduction of the human species and haunts her with fear through the power of religion, pushes her to conform to the norms imposed by man and to desire male births as wish. In Euripides' Medea, the destructive passion was due to the love felt for Jason, the man for whom she committed multiple crimes and left her native land. From the exhibition scene, the public can hear the very touching moans of Medea inside the house. Unhappy, she mourns the betrayal of the man she loved passionately: Jason. As the door opens, Medea appears pale and in a state of lamentable sadness.

Aborted motherhood is presented in several ways in the novels of our study corpus. Maternity does not mean in these novels the fact of giving birth, but it depends on the sex of the child, since it is the boy who honors his father and asserts to his progenitor the precious title of mother. Even if the woman becomes a mother, society only recognizes this status after she has given birth

to a male child. An aborted maternity is presented by the inability to give birth to a boy in the case of Fikria's mother in *La Voyeuse interdite* by N. BOURAOUI or the loss of a boy in the case of *Fritna* by G. HALIMI.

Reflecting on the myth of Medea angry with her husband invites us to find many parallels and common points with the story of the mothers in our corpus. Anger is a key emotion in the act of destruction undertaken by these women. They are very angry that they cannot conform to the prejudices of society, satisfy the wish of the patriarch and honor him with a male birth. They are mothers angry with their own faulty bodies because they are unable to conceive a boy or at least watch over and protect him. In Euripides' play, anger has as its main source the passion for Jason, then her condition as an inferior and submissive woman that she chose voluntarily, because driven by her love for Jason. In fact, Euripides' play denounces the inferiority of women at that time who are treated as "eternal minors". Medea, a goddess therefore having a higher status compared to humans, accepted this submission to her husband who cowardly abandoned her. Medea then became the victim of an ungrateful man and consequently remained as the prototype of betrayed women. Through the myth of Medea, Euripides gives us a real indictment against the domination of men who make women mere slaves.

Medea's anger against her children then comes from the fact that she considers them a part of their father, because they carry the law of the father and represent him. Children for Medea are not the product of the mother, but a metonymy of the father. Despite the great love that Medea feels for her children, this conviction drives her to later commit many murders on the children's side: she rejuvenates the parents and kills their offspring by reversing the order of the generations.

Medea, who has never hated her children, begins to do so, driven by a feeling of hatred. She hates them, because fruit of her union with Jason. The murders of Creon and the princess did not quench his thirst. Abandoned by Jason who did not keep his promise, Medea wanted to go to the extreme by harming her children. She wanted to kill Jason through his children as he killed her. Worse still, she deprives Jason of seeing his dead children and carries them away on a monster-drawn chariot, leaving Jason behind completely defeated.

Women have a negative representation in Arab-Muslim society. Children born girls are a heavy burden on the family. They dishonor the mother and bring shame and unhappiness to the father. The multiplication of births of girl children generates family tensions and conflicts between father and mother on one side and father and daughters on the other. In the novels under study, *Fritna* and *Fikria's mother* are victims of the tradition they perpetuate, forced by the authority imposed by the husband and the patriarchal society. This situation which forces the woman to give birth to a male child to find her place in society and to assert herself in front of her husband pushes her to adopt extreme behaviors and fall into the abyss. Indeed, the hatred, murder, rejection, and abandonment of her daughters are very remarkable reactions in the relations between mother and daughter in the Maghreb novel which make impossible the dream of happy motherhood sought by every woman.

In *La Voyeuse interdite* by N. BOURAOUI, Fikria's mother, an accomplice of the father, dared to kill her barely born daughter by coldly throwing her out of the window. The baby girl was miraculously able to survive condemned to spend the rest of her life cloistered in a corner motionless due to severe disability. Leyda, the narrator's younger sister, is constantly thrown to the ground. The name "murderous mother" which appears several times in the novel arises following this incident and is a concrete reference to the myth of Medea.

In *Fritna* by G. Halima, the situation is not very different, Fritna is a strongly selfless mother of her two daughters. She is driven by hatred and the desire to destroy them to unjustly avenge her son who died because of Gisèle, she claimed.

Fritna never agreed to bear daughters. She kept telling Gisèle, still a girl, the hateful story of her birth, a story that Fritna keeps repeating like a refrain to confirm her position of radical refusal towards her daughters. Gaby, Gisèle's sister is not spared the abandonment of Fritna, because her coming into the world was only a "parade to misfortune" (Halimi, 1999) for the mother and the father who wanted to compensate for the death of their son. Andrew. To get revenge on Gaby, the mother occupied her daughter with heavy household chores and cared very little for her well-being. Fritna gave her unconditional and indivisible love exclusively to her boys, to whom she was caring, warm and attentive. Gisèle and Gaby reaped the misfortune of being born girls while noting with regret and bitterness the degree of maternal affection reserved for their brothers. Fritna was a Bedouin who paid no attention to the future of her daughters. She did not aspire to see her daughters happy and emancipated. She wanted revenge on them by reserving a fate similar to hers. For her, her daughters had to stay locked up at home, marry very young, have rich husbands, give birth to male children, and only take care of their homes.

After reading *La voyeuse interdite* by Nina BOURAOUI and *Fritna* by Gisèle HALIMI, we see that there is an ambivalence between feminine and maternal characters in Fritna and Fikria's mother. We are witnessing a repression of the maternal in favor of the feminine or vice versa. FREUD supports the idea that the woman reaches a status of completeness by becoming a mother. Freudian work continues to confirm that the arrival of a child in a woman's life repairs the feminine defect by compensating for her lack of a penis. The child is in fact a phallic substitute who fills the lack of a woman. Lacan supports Freud's idea without totally confirming it. He argues that the gift of a child is not enough to satisfy a woman's sexual desire.

In Euripides' play, Medea does not feel guilty despite the great love she feels for her children. She has committed an atrocious act, but she cannot bear it. She felt sorry for the fate of her children for a long time. This dilemma led her to a schizophrenic state.

Medea does not consider herself responsible for the fate of her children. First, we notice that she addresses her hands that executed the children as if she was not the one who had acted. Towards the end of the play, she empowers the Corinthians by placing the blame on them and prescribing solemn

ceremonies “in expiation of this impious murder”. Eventually, she blames Jason for the deaths of her children.

In the novels under study, mothers' blaming of daughters and their responsibility for misfortune leads to self-harming behavior on the part of daughters. These anxious, depersonalized teenage girls engage in self-destruction as their fantasy orientations that chart their continuity into the future find themselves thwarted by patriarchy and the presence of a despotic mother. The latter traces for her daughters a future that resembles hers and in total rupture with their hopes. Self-mutilation as a pathological behavior that can lead to psychosis can be endowed with defensive value. Children subjected to aggression by the Other often choose to withdraw into their body, which becomes the site of narcissistic changes. Self-harm represents a communication process undertaken by Fikria and Zohr. It is a message that answers their unanswered questions, a kind of solution that betrays the tensions and conflicts they endure.

In short, we can say that castration in mothers in the three works under study leads to murderous behavior towards children, but the reasons remain linked to different amorous passions. When castration is due to the absence of the male child, given the importance that the boy requires in the North African and Muslim imagination, the result of this castration results in the revenge of the female children, because considered as source of misfortune by the mother. If castration finds its source in the absence of the love felt for the spouse, as is the case of the passionate love of Medea for Jason, the result is always revenge through murder against children which aims to neutralize this love by removing the blood tie.

Keywords: Fritna, Fikria, maternity, Medea, psychoanalytic.